

1

Histoires, espaces et identités sénégalaises

Ibrahima Thiaw

Du point de vue des identités, la Sénégalaise est une mosaïque d'espaces et de populations dont les histoires sont façonnées aux termes de conflits, négociations et compromis au cours des âges. En dépit des efforts des pouvoirs colonial et postcolonial avec leurs cartographies et leurs multiples technologies de contrôle visant à faire coïncider identité et territoire (au singulier, la précision nous semble de rigueur !), cette région est culturellement un ensemble pluriel, un kaléidoscope de nations ethniques correspondant à des identités plus ou moins distinctes. Face à cette diversité, l'Abbé Boilat (1984), un prêtre franco-sénégalais du XIXe siècle, s'étonne que des populations vivant dans un même environnement, ayant accès aux mêmes types de ressources et soumis aux mêmes aléas et maladies puissent exhiber autant de différences physiques, linguistiques et d'organisations sociopolitiques (Thiaw 2003 b:222).

Le modèle islamo-wolof et son projet de wolofisation comme facteur d'homogénéisation de la société sénégalaise moderne est généralement considéré comme un signe devant conduire à la disparition des identités non wolof (Diop et Diouf 1990 ; Diouf 1998 ; Cruise O'Brien 2002). Cette lecture privilégie la langue et la religion sur les autres critères de définition ethnique ou identitaire, qui peuvent relever de « habitus » (Bourdieu 1972) qui laissent des traces matérielles ou sont intangibles, mais qui n'en demeurent pas moins des formes d'expression identitaire aussi valables que la langue. Ces « habitus » sont des comportements, gestes et actions de routine qui relèvent des pratiques de la vie quotidienne et qui se matérialisent ou pas dans l'espace, mais qui ont un profond ancrage dans le patrimoine identitaire d'une communauté donnée. Tout comme la langue, les « habitus » sont sujets au changement, mais peuvent aussi perdurer sur la longue durée et apparaissent comme des modes de contestation et de négociation identitaires, surtout dans le cadre d'une société étatique (Alonso 1994).

Tout comme la langue, la culture matérielle et les formes intangibles de l'identité sont aussi de puissants vecteurs de transmission, d'affirmation et du maintien de

l'identité. Les recherches ethnoarchéologiques dans l'espace sénégambien mettent en évidence la persistance de signatures ethnoculturelles spécifiques (Gelbert 2000 ; Guèye 1998 ; Sall 2001 ; Thiam 1991). Il y a certes des éléments de convergence et d'interaction, mais les signes de l'hégémonie wolof sont moins apparents. Ce sont d'autres éléments, relevant plutôt de la modernité globale comme le plastique ou d'autres objets importés, qui constituent la menace la plus visible de ces expressions identitaires matérielles.

Aussi, à la question « à quel groupe ethnique appartenez-vous ? », nombre de locuteurs « wolofisés » répondent : « mon père, ma mère, mon grand-père ou ma grand-mère était sereer, sosse, joola, manding, pël, tukulör, etc. ». Il me semble qu'il ne s'agit pas là d'une revendication de l'identité ethnique wolof ou de celle des parents, grands-parents ou arrière grands-parents. Ainsi l'adoption d'une nouvelle langue ou d'une nouvelle religion peut être le produit d'un changement identitaire plus superficiel qu'il ne paraît et il est fallacieux de penser que la nouvelle identité qui en émergera sera équivalente à celle du groupe hégémonique ou dominant.

Ce livre vise à réexaminer la production historique, ethnographique et anthropologique dans divers espaces de la Sénégambie à la lueur des sources archéologiques et de la culture matérielle. Les recherches en archéologie historique (McIntosh S.K. et Thiaw 2001 ; Richard 2007 ; Thiaw 2003a, 2003b, 2003c, 1999, 1998) en ethnoarchéologie (Gelbert 2000 ; Guèye 1998 ; Sall 2001 ; Thiam 1991) et dans les sciences sociales en général ont démontré la dimension matérielle de la vie sociale, ouvrant ainsi des possibilités de connexion entre la culture matérielle et les questions de mémoire et d'identité (Appadurai 1986 ; Trouillot 1995).

En Sénégambie, l'archéologie a jusqu'ici joué un rôle très négligeable dans ce domaine. La rigidité des frontières disciplinaires fait qu'elle est cantonnée à l'étude de périodes dites « préhistorique » ou « protohistorique » qui, en dehors des cercles académiques, ne sont généralement pas connues par les populations locales et les griots ou autres communicateurs traditionnels. L'archéologie avait alors pour mission de documenter les périodes que ne pouvaient éclairer la tradition orale et les sources écrites (Thiaw 2003c).

Dans cet ouvrage, nous procédons à une évaluation des acquis et des limites de la production archéologique, historique, anthropologique et ethnographique en Sénégambie. Il utilise les données archéologiques et matérielles qu'il confronte aux sources classiques de l'histoire pour produire une ou des histoires alternatives et illuminer davantage les trajectoires historiques sur la gestion et l'occupation de l'espace, les différentes constructions et revendications identitaires.

Les cartographies des identités et des ethnies en Sénégambie semblent suggérer des espaces de peuplement historiquement homogènes (Boilat 1984 ; Diouf 1998). La répartition de la population à l'époque historique a été utilisée comme modèle pour comprendre la distribution ethnique des périodes plus anciennes, notamment à l'âge du fer. Ainsi, le Fuuta est généralement considéré comme l'épicentre de la culture halpulaar ; le nord-ouest de la Sénégambie, le pays wolof ; le Siin Salum, le

pays sereer ; la région au sud de la République de Gambie, le pays joola ; la région est, celle des minorités soninké et bambara, basari, bedik, etc.

Cette cartographie schématique cache, dans bien des aspects, la complexité et la dynamique historique du peuplement (Diouf 1998). Quoique les données linguistiques semblent supporter une telle subdivision, elles en définissent difficilement les contours, les processus, le degré d'interaction des différents groupes à l'échelle locale, le rôle et l'amplitude du contact avec les groupes étrangers à l'échelle régionale, interrégionale et internationale.

Notre objectif est de « problématiser » les notions de frontières ethniques ou culturelles et des influences externes. Ainsi, on cherche à savoir si l'homogénéité ethnique supposée des régions culturelles et ethniques ainsi que les revendications et constructions identitaires qui lui sont associées ont des signatures particulières sur les cultures matérielles et l'organisation de l'espace.

En Sénégal, comme partout ailleurs dans le monde, l'histoire est intensément négociée dans le présent (Cohen et Odhiambo 1989). A ce titre, la production historique est aussi intrinsèquement liée aux rapports de force (Foucault 1979). Il en est de même pour les constructions et revendications identitaires, qui sont fondamentalement imaginées (Anderson 1998).

Située aux lisières méridionales du Sahara et aux portes de l'Atlantique, la Sénégal a attiré le regard des marchands et chroniqueurs arabes dès le début du deuxième millénaire AD, puis des explorateurs européens à partir du XV^e siècle. Elle dispose ainsi d'un riche corpus historiographique pour la reconstruction des trajectoires historiques des différentes expériences culturelles qui s'y sont exprimées.

Ces avantages apparents cachent cependant un certain nombre de pièges qui se reflètent dans les réécritures de l'histoire à l'époque postcoloniale. L'impact et les conséquences de l'incorporation de cette région dans l'économie mondiale des systèmes transsaharien et atlantique par exemple restent particulièrement controversés, en raison – en partie – du caractère stéréotypé, partial et partiel de la bibliothèque historique dont la production coïncide avec le début de la marginalisation de l'Afrique dans l'histoire universelle.

Généralement, les anthropologues et les historiens supposent qu'on peut connaître l'Afrique « traditionnelle » en épluchant les changements causés par l'imposition du gouvernement colonial (Thiaw 1999). On suppose ainsi que la période des changements globaux à partir du dernier millénaire est à la portée exclusive des historiens et des anthropologues. Mais l'écriture, qui est leur principale source d'information, tout comme l'oralité d'ailleurs, reflète et privilégie les ambitions de ceux qui les maîtrisent. Ainsi, notre histoire officielle est celle des privilégiés, les rois et leur entourage, les Etats et les hommes d'Etat. Du coup, on tombe dans les pièges et les stéréotypes de la « bibliothèque coloniale » (Stahl 2001).

On estime que l'archéologie peut favoriser une connaissance plus inclusive, car la production, la consommation, le rejet et le recyclage de la culture matérielle qui en est la source essentielle concernent toutes les couches d'une société, quelle qu'elle soit. Cet ouvrage est donc conçu dans une perspective de démocratisation du savoir

en ce sens qu'il prend en compte la vie sociale et les identités des individus ordinaires, généralement invisibles dans les sources écrites ou orales.

Les traces matérielles de la vie quotidienne sont à la portée unique des archéologues. Ces sources, parce qu'elles sont matérielles et locales, n'offrent pas seulement une perspective résolument locale sur les processus globaux, mais également et fondamentalement permettent de mettre à nu les silences en histoire (Stahl 2001). Elles ont aussi un potentiel unique pour remonter le temps et comparer les changements des périodes précoloniale, coloniale et postcoloniale. Cette perspective de la longue durée est importante en ce sens qu'elle permet de mettre en relief les différentes strates de l'évolution de la vie sociale, économique et politique et d'en déterminer les acteurs, les causes et les conséquences.

Même si nous dévoilons les insuffisances des sources documentaires et orales, nous sommes également conscients des limites de notre discipline. Les sources archéologiques et matérielles, malgré leur caractère empirique, sont parfois muettes et sujettes à de multiples interprétations. Notre méthodologie va donc consister à confronter les sources écrites, orales, archéologiques et matérielles, en tenant compte de leurs potentialités et des faiblesses qui leur sont inhérentes. Est-ce que ce qui est dit ou écrit est conforme à la réalité matérielle sur le terrain ? Notre approche sera à la fois celle de la confrontation et de la complémentarité des sources pour aboutir à ce que Stahl (2001) appelle une « tension productive ».

Quoique centrée sur les sources archéologiques et matérielles, notre approche est pluridisciplinaire et constitue un document de base sur la culture matérielle en rapport avec l'histoire sociale et la question des identités des populations des zones couvertes. Cette démarche vise surtout à renouveler notre connaissance de la dynamique humaine et des rapports culturels en Sénégambie et permet de porter un regard critique sur la « bibliothèque coloniale » et postcoloniale, notre histoire officielle, les revendications identitaires actuelles et les frontières entre les différents groupes des espaces étudiés.

Vestiges archéologiques et identités sénégambiennes

La périodisation du passé de l'Afrique et de la Sénégambie en paléolithique, néolithique, protohistoire ou âge du fer, histoire, a fait l'objet de beaucoup de débats sur lesquels il nous semble inutile de rabâcher. Nous précisons simplement que l'utilisation de ces termes dans le cadre de nos recherches est purement conventionnelle. Durant la période coloniale, c'était surtout la préhistoire (le paléolithique et le néolithique) qui était le centre d'intérêt de la recherche archéologique en Sénégambie, avant d'être, aujourd'hui, reléguée au second plan. Le manque d'intérêt croissant pour la préhistoire est peut-être lié à l'absence de traditions et revendications des sites appartenant à cette période.

De l'indépendance, en 1960, jusqu'aux années 1990, c'est l'âge du fer qui fait l'objet de plus d'attention. Il couvre la période allant du début du premier millénaire de notre ère jusqu'au XVe siècle. L'âge du fer constitue une phase charnière dans la

formation des élites, la stratification sociale, le développement d'un commerce à longue distance, l'expansion de l'islam, etc.

Dans une perspective de longue durée, on pourrait concevoir plusieurs types d'espaces contribuant à structurer les sociétés africaines : espaces d'échanges, étatiques, linguistiques, culturels et religieux (Chrétien et Prunier 2003 ; Amselle et M'Bokolo 1999). Aussi les innovations, qu'elles soient le produit de facteurs et de forces internes et/ou externes liés au contact avec des groupes étrangers, ont-elles affecté à des degrés variables ces différents espaces. L'expression la plus manifeste de ces différences dans la culture matérielle est perceptible dans ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler les quatre provinces protohistoriques de la Sénégambie, qui coïncideraient avec l'âge d'or du Sénégal (Musée de Solutré 1993). Ces principales provinces culturelles sont : les sites de la Vallée du Fleuve Sénégal, les tumuli de sables, les amas coquilliers et les mégalithes.

La notion de « famille céramique » introduite surtout par Thilmans et reprise par les autres a également une connotation ethnique et culturelle. Aussi, Thilmans et Ravisé (1980) distinguent-ils les familles céramiques de Sincu Bara, de Cuballe, et toucouleur subactuelle, pour les sites de la Vallée du Fleuve Sénégal. Thilmans et Descamps suggèrent également l'existence de plusieurs familles céramiques pour les amas coquilliers, notamment celles de Palmarin et Dioron Boumak (Descamps 1989 ; Descamps et Thilmans 2001 ; Thilmans 1997 ; Thilmans et Descamps 1982). Cependant, les travaux les plus récents ont montré que la différenciation de la culturelle matérielle sur laquelle s'appuyait cette distinction était de nature chronologique dans la Vallée du Fleuve (McIntosh *et al.* 1992, McIntosh et Bocoum 2002, 2000), et il est fort probable que cela est aussi le cas pour les amas coquilliers (Thiaw 2007).

La subdivision de l'âge du fer de la Sénégambie en provinces ou aires culturelles est plus que problématique. Elle répartit les vestiges sur une base matérielle et identitaire. A l'exception de la Vallée du Fleuve, les espaces culturels définis le sont sur la base de monuments et de rituels funéraires (tumuli, amas coquilliers et mégalithes) et donnent l'aspect de royaumes où les populations n'ont vécu que dans leurs tombes.

Cependant, la reprise des prospections dans ces différents secteurs a cependant permis de localiser des sites d'habitat et de déterminer les relations hiérarchiques et chronologiques entre sites, leurs organisations structurelle et fonctionnelle, et leur distribution par rapport aux ressources (Dème 2003, 1991 ; McIntosh et Bocoum 2002, McIntosh and McIntosh 1993 ; McIntosh *et al.* 1992 ; Richard 2007 ; Thiaw 1999). Le développement de programmes de fouilles qui tiennent compte de la variabilité spatiale et temporelle des vestiges devrait ainsi éclairer la dynamique culturelle et historique de ces sites.

Considéré comme la période de formation des différentes identités ethniques et des entités politiques précoloniales, l'âge du fer occupe une place de choix dans les reconstructions historiques académiques de l'espace sénégalais (Bocoum, 2000, 1986 ; Chavane 1985 ; Thilmans et Ravisé 1980 ; Thilmans *et al.* 1980). Dans le contexte des luttes pour l'indépendance et l'affirmation d'une identité nationale,

cette période est un puissant repère identitaire pour la nouvelle élite intellectuelle locale consciente des manipulations et des tentatives de gommage de leur passé par le pouvoir colonial. Celui-ci leur niait toute historicité et toute créativité culturelle, allant jusqu'à s'appropriier certains monuments perçus comme émanant de la diffusion à partir d'autres foyers de civilisations prédéterminées (Jouenne 1930). C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre toute l'œuvre intellectuelle de Cheikh Anta Diop (1979) cherchant à contrecarrer cette approche coloniale. Pour Cheikh Anta Diop, l'appropriation du passé africain par les Africains était la seule voie de salut pour mettre fin à l'arrogance du pouvoir colonial.

Cependant, à partir du milieu des années 1990, la recherche archéologique a tendance à s'orienter de plus en plus vers l'ethnoarchéologie et les périodes historiques récentes (Gelbert 2000 ; Guèye 1998, 2002, 2003a et b, 2006 ; Richard 2007 ; Sall 2001, 2005 ; Thiam 1991, Thiaw, 2003c, 1999). Cette tendance est très nette dans les travaux présentés dans cet ouvrage, qui reflètent assez parfaitement l'état de la recherche archéologique au Sénégal.

Après la séquence nationaliste des trois premières décennies de l'indépendance, le nouvel intérêt pour l'ethnoarchéologie et les périodes historiques récentes est un changement paradigmatique qui cherche à répondre à la demande d'histoire des populations locales plutôt qu'à un imaginaire nationaliste inspiré par le modèle impérial européen. En effet, les sites historiques récents sont l'objet de revendications et de contestations intenses en rapport avec les identités. En revanche, à l'exception des sites de la Vallée du Fleuve Sénégal attribués aux Sereer par les traditions (Martin et Becker 1974, 1984 ; Chavane 1985), ces dernières gardent un souvenir très vague sur les auteurs de la plupart des vestiges de l'âge du fer. Comme les sites paléolithiques et néolithiques, ceux de l'âge du fer sont rarement revendiqués (Thiaw 2003b).

Cela est-il le produit du manque d'épaisseur de la tradition orale ou le résultat d'un long processus de mise en silence et de gommage d'une histoire mouvementée ? Cette question nous semble pertinente, car certains sites de l'âge du fer datent de la première moitié du deuxième millénaire de notre ère – peut-être même plus tardivement –, etc. sont donc à portée de la tradition orale.

Le manque d'intérêt des populations pour les sites anciens (âge du fer et préhistoire) pourrait aussi être le résultat des efforts du régime colonial, qui a cherché à s'appropriier les éléments qu'il valorisait et à présenter comme primitifs les autres, pour montrer l'absence d'historicité des sociétés africaines. Cette politique est poursuivie par le régime postcolonial, qui favorise encore aujourd'hui les vestiges du passé colonial. Les bâtiments et édifices coloniaux figurent en bonne place sur la liste des sites du patrimoine national classé du Sénégal. Cependant, l'Etat postcolonial s'est efforcé d'ajouter à cette liste les sites des « héros nationaux » ayant résisté à la colonisation, promouvant ainsi les colons et les figures locales de la résistance (Thiaw 2003c ; Thioub 2002).

Les identités des populations sénégalaises ne sont pas restées figées depuis l'âge du fer, mais sont plutôt en changement constant au gré des facteurs historiques,

politiques et socioéconomiques. Ainsi l'expansion de l'islam à partir du XI^e siècle aura pour corollaire une reconfiguration des identités, surtout dans la moitié nord de la Sénégambie et peut-être dans les provinces orientales. Il faut y ajouter les mouvements de populations consécutifs à la dégradation progressive des conditions climatiques (Dème 1991). L'expansion territoriale du Mandé à partir du XIII^e siècle et celle du Jolof, plus tard, vont profondément affecter la composition ethnique et les structures sociales de plusieurs groupes dans l'espace sénégalais. L'apparition de nouvelles identités comme la dynastie Guelwaar, qui va régner au Siin à partir du XIV^e siècle par exemple, contribue à redessiner la cartographie ethnique de cette région (Gravrand 1983, 1990).

En même temps, on note une propagation de groupes socioprofessionnels endogamiques communément appelés « castes » dans la littérature, qui apparaissent comme des catégories identitaires supra-ethniques (Conrad et Frank 1995 ; Tamari 1991). Certains de ces groupes, par le monopole qu'ils exercent sur certaines activités comme le travail de la poterie ou la métallurgie du fer, peuvent avoir une grande visibilité dans les dépôts archéologiques.

La division sexuelle du travail est aussi un élément déterminant puisque certaines spécialisations sont l'apanage exclusif de femmes et d'autres des hommes. Ainsi, dans les sociétés hiérarchisées, par exemple, le travail de la poterie est soit entre les mains des femmes des griots, soit entre celles des forgerons ou des tisserands. Tel ne semble pas être le cas dans les sociétés décentralisées et segmentaires où cette activité reste l'apanage de femmes, sans que celles-ci soient nécessairement considérées comme des « gens de caste ».

Les vestiges de l'âge du fer, généralement non revendiqués par les populations avoisinantes, sont pour la plupart attribués par les traditions à un ou trois groupes ethniques. Aussi les sites de la Vallée du Fleuve Sénégal, les tumuli de sable et les amas coquilliers du littoral nord Atlantique sont-ils généralement rattachés au Sereer ou au Sosse. Les amas coquilliers de la Basse Casamance sont attribués aux Joola (De Sapir 1971, 1969). Enfin les mégalithes sont associés soit aux Sereer, soit aux Sosse (Martin et Becker 1984, 1977, 1974).

Au cours des dernières décennies, l'attribution ethnique de ces sites s'est efforcée de trouver la confirmation dans les travaux archéologiques (Chavane 1985). Les données archéologiques disponibles dans la Moyenne Vallée du Fleuve Sénégal laissent apparaître une société assez conservatrice du point de vue de la culture matérielle au cours du premier millénaire de notre ère. Ce n'est que vers la fin de cette période qu'on note des innovations importantes dans les assemblages, notamment l'apparition des bords à parements, la cannelure, mais aussi l'incorporation dans les circuits caravaniers du commerce transsaharien et l'adoption de nouvelles technologies comme le tissage (Thilmans et Ravise 1980 ; McIntosh *et al.* 1992 ; McIntosh et Bocoum 2002, 2000).

Ces changements datés de la fin du premier et du début du deuxième millénaire affectent une grande partie de la région nord de la Sénégambie, notamment la zone des tumuli. Les recherches archéologiques dans la Falemme, dans la région orientale

du Sénégal, montrent également des processus similaires (Thiaw 1999). Les travaux récents dans le Siin ont également documenté la présence des bords à parements ou à collier à la même période (Richard 2007).

Ces transformations coïncident avec l'apogée de la formation politique du Takroum qui avait étendu son influence sur une bonne partie du nord de la Ségambie. Elles ne traduisent donc pas nécessairement une migration de populations, mais plutôt la circulation de la culture matérielle dans un espace multinational et multiethnique. La mobilité des personnes, le commerce et les modes de transmission des savoirs techniques, notamment céramiques, dans le cadre de sociétés exogamiques pourraient expliquer la large diffusion des cultures matérielles de cette période.

La distribution de la culture matérielle postérieure au XV^e siècle aussi laisse apparaître de grands changements. Les assemblages subactuels attribués à cette période montrent une relative homogénéité des formes et des décors céramiques dans la moitié nord de la Ségambie et dans la région de la Falemme (Guèye 1998 ; McIntosh et McIntosh 1993 ; Thiaw 1999 ; Thilmans et Ravisé 1980). Ils s'accompagnent généralement de produits de traite, notamment des perles en verre, mais aussi de pipes à tabac, pour la plupart de manufacture locale.

Ces changements intervenus au cours de la fin du premier et du deuxième millénaire ont surtout été documentés par des études sur la culture matérielle céramique. Cependant, toutes les opérations techniques de la chaîne opératoire céramique n'ont pas la même stabilité, et leur variabilité dépend en partie de leur visibilité, de leur flexibilité ou en rapport avec le contexte social. Gosselin (2000:191) montre de manière convaincante que les techniques qui laissent des traces visibles sur le produit fini, notamment la décoration, la sélection, l'extraction et la cuisson, sont caractérisées par une certaine visibilité et une malléabilité technique dans le temps et dans l'espace. Ces étapes peuvent être influencées par des acteurs multiples et, par conséquent, ne reflètent que des facettes superficielles, situationnelles et temporaires de l'identité.

En revanche, la technique de façonnage initiale à proprement parler ne laisse pas de traces visibles sur le produit fini, et dépend de gestes spécialisés ou *habitus* acquis au cours de l'apprentissage et qui peuvent être assez stables pendant une longue période dans un espace donné. Selon Gosselin (2000:193), c'est à cette échelle d'analyse qu'on a le plus de chance de retrouver les aspects les plus marquants de l'identité, particulièrement la parenté, le langage, le genre, et la classe.

En Ségambie, la plupart des études céramiques mettent l'accent sur les décors et les formes qui ont généralement une grande distribution dans l'espace, qui ne semble pas coïncider avec des catégories identitaires spécifiques. Les travaux en ethnoarchéologie sur la production céramique de Guèye (1998), Sall (2005, 2001), et Thiam (1991) comblent ce vide et autorisent des corrélations possibles entre identités et culture matérielle, particulièrement chez les Halpulaar de la Vallée du Fleuve, les Sereer du Siin-Salum, le pays Fogy en Casamance, les Bassari, et les Bedik du Sénégal oriental.

L'acceptation parfois assez naïve des traditions orales dans l'interprétation des vestiges archéologiques devrait tenir compte des considérations idéologiques et des rapports de force passés et présents qui lient les populations se côtoyant dans ces régions (Fall 1982). On note aussi dans la littérature historique une confiance presque absolue par rapport aux données archéologiques qui sont prises pour des preuves irréfutables.

Certes, l'archéologie peut apporter sa contribution dans ce débat, mais force est de reconnaître que si ce n'est pas dans un contexte ethnographique ou ethnoarchéologique, l'attribution d'une culture matérielle à une identité spécifique est un véritable casse-tête en archéologie et requiert une méthodologie rigoureuse, souvent absente dans la plupart des travaux axés sur cette entreprise dans l'espace sénégalais.

Les cinq derniers siècles sont marqués par le développement de l'économie atlantique, la traite des esclaves et une grande mobilité des biens matériels et des personnes, qui s'accompagnent d'un brouillage des identités acquises durant l'âge du fer, et une recomposition des frontières et des catégories identitaires. L'expansion du système capitaliste est suivie, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, par l'imposition de nouvelles logiques de distinctions identitaires par le gouvernement impérial européen.

Face à cette nouvelle dynamique, les différentes populations sénégalaises ont élaboré des stratégies et des réponses sur la base de leurs expériences historiques respectives. La compréhension de l'impact de ces processus sur les populations locales passe donc nécessairement par la prise en compte des spécificités à l'échelle locale où s'élaborent les réponses des différents groupes et catégories identitaires.

Cette période a été largement investie par les historiens en raison de l'existence de documents écrits et de traditions orales encore vivaces (Barry 1988, 1985 ; Bathily 1989 ; Boulègue 1987 ; Clark 1999 ; Curtin 1975 ; Diouf Mamadou 1990 ; Fall 1983 ; Gomez 1992 ; Klein 1968 ; Manchuelle 1997 ; Robinson 1985 ; Searing 1993). Une analyse rigoureuse des sources basées sur le langage (documents écrits et tradition orale) a permis à ces auteurs de présenter un tableau cohérent des transformations dans les sociétés sénégalaises au cours des cinq derniers siècles.

Cependant, ils mettent surtout l'accent sur les Européens, les aristocraties locales, les marabouts et les commerçants considérés comme les « faiseurs d'histoire par excellence » parce que contrôlant la sélection, l'archivage, la production et la transmission des informations historiques. Ainsi, dans la plupart des cas, les individus ordinaires, marginalisés, mais du reste bien impliqués dans les processus en cours ont une faible visibilité dans ces constructions historiques.

L'archéologie historique, quoique à ses débuts, nous renseigne sur les divers acteurs à travers l'étude des sites et des cultures matérielles (Richard 2007 ; Thiaw 1999, 2003c). Elle peut donc contribuer aux débats liés à l'incorporation des sociétés sénégalaises dans les courants d'échanges du système capitaliste et leur impact sur la vie quotidienne. Elle est même dans une position privilégiée pour évaluer

l'importance, la nature et le rôle des produits de traite dans les économies locales en raison du caractère fragmentaire des sources écrites à ce sujet.

L'archéologie peut aussi nous éclairer sur la crise des formations politiques de l'époque, l'insécurité, l'esclavage, les mouvements de population, et les différentes réponses des populations locales. Ces processus laissent des traces matérielles dont les signatures particulières sont perceptibles dans les modes d'occupation et de gestion de l'espace, mais également dans la distribution et la composition de la culture matérielle.

Cet ouvrage comporte cinq chapitres dont le deuxième est consacré à l'île de Gorée. Ce site est l'un des premiers lieux de contact des Africains et des Européens, mais aussi l'un des plus controversés du littoral sénégambien et ouest-africain. Les expériences historiques des populations qui s'y sont chevauchées sont aujourd'hui l'objet de revendications et de contestations identitaires intenses. Ici, les sources basées sur le langage sur lesquelles se fondent les différentes narrations en conflit sont généralement contrôlées par les groupes dominants d'Africains libres, d'Afro-Européens et d'Européens. Elles marginalisent les groupes désavantagés, notamment les esclaves de case.

Dans le deuxième chapitre, consacré à Gorée, Ibrahima Thiaw explore les limites de ces sources qu'il croise et confronte avec les données archéologiques pour essayer de reconstruire les processus historiques à Gorée au cours des cinq derniers siècles. Il met ainsi en évidence un décalage entre les discours historiques, qui prétendent être des connaissances véritables en dehors des relations de pouvoir et la culture matérielle.

Les données archéologiques à elles seules permettent difficilement d'identifier de manière spécifique les différentes identités en place sur l'île, mais la confrontation avec les documents écrits fait ressortir des informations clés sur la vie quotidienne, les relations de pouvoir et le rôle non moins important des groupes marginalisés, comme les esclaves de case et les femmes dans les processus ayant contribué à faire de Gorée une île transnationale.

Au troisième chapitre, Moustapha Sall analyse la dynamique du peuplement dans l'espace Fogny situé au sud de la Sénégambie. À partir des données ethnoarchéologiques et archéologiques, il essaie de comprendre les fondements des revendications identitaires joola durant ces dernières décennies, et qui sont fortement teintées de violence.

Les traditions orales ainsi que les quelques sources documentaires existant suggèrent une plus grande ancienneté des populations baynouk dans cette région, qui a également été un foyer de contacts entre celles-ci et les groupes manding, joola, et au cours de l'histoire récente avec les commerçants luso-africains et portugais. Même si les données disponibles restent encore faibles, l'analyse de la culture matérielle et des comportements sociotechniques (identité des artisans, réseaux d'apprentissage, connexions entre les divers groupes, méthodes de fabrication de la poterie) concorde avec les informations fournies par les traditions orales et les sources historiques.

Dans le quatrième chapitre, Madiomé Thiam s'intéresse aux identités Bassari et Bedik du secteur de Kédougou, dans le Sénégal oriental. En raison de l'enclavement de cette région, les populations Bassari et Bedik sont quelque peu marginalisées dans l'espace sénégalais. Dans l'état actuel de la recherche, le degré d'implication de ces populations dans les changements intervenus au cours des deux derniers millénaires est difficile à évaluer. Cependant, il est possible que leur marginalisation actuelle soit en partie liée au recentrage de l'économie sénégalaise vers le littoral atlantique à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle.

En analysant la poterie Bassari et Bedik, Madiomé Thiam fait ressortir une certaine originalité tant du point de vue de la morphologie des pièces que de leurs fonctions. Les assemblages de ces deux groupes se distinguent en dépit de leur proximité géographique. Ils diffèrent aussi avec ceux des autres groupes identitaires connus dans l'espace sénégalais. Ces différences sont perceptibles non seulement du point de vue de la chaîne opératoire, notamment le façonnage, le séchage, la décoration et la cuisson, mais également au niveau des attitudes, croyances et usages sociaux qui accompagnent la confection et la consommation des produits céramiques. L'auteur note un certain nombre de prohibitions et de prescriptions à certains stades de la chaîne opératoire.

L'étude ethnoarchéologique sur ces cultures matérielles particulières, les croyances et pratiques sociales qui les accompagnent sort ces identités de leur marginalité. Avec le recul de l'activité céramique, l'approche ethnoarchéologique poursuivie dans ledit secteur permettra de sauvegarder un pan important d'un patrimoine menacé de disparition. L'absence d'une séquence archéologique dans cette région ne permet pas de préciser la chronologie des signatures culturelles, voire ethniques, observées dans les productions céramiques actuelles, encore moins de préciser le degré d'interaction et d'emprunt avec les populations voisines ou lointaines. Cependant, un pas est franchi et permet d'envisager l'étude des processus ayant conduit à la production de ces cultures matérielles sur la longue durée.

Au cinquième chapitre, Maurice Ndeye s'interroge sur le rôle de la datation du carbone 14 pour déterminer l'apparition et la trajectoire historique des formations ethniques et culturelles dans l'espace sénégalais. L'auteur souligne le rôle crucial de cette méthode physico-chimique quant à la compréhension des processus et changements culturels. Dans une région où la principale source d'information sur le passé est la tradition orale et où les sources documentaires sont fragmentaires, cette méthode est appelée à jouer encore un rôle déterminant dans la datation et la compréhension des processus et faits historiques du passé lointain. L'application de la méthode semble légitimer dans bien des cas les conclusions des archéologues. Cependant, il importe de signaler que les relations entre une date carbone 14 et les vestiges matériels d'un événement culturel ou d'un processus comme l'ethnogenèse ne sont pas toujours évidentes.

Un regard critique des limites de cette approche permet ainsi de nuancer certaines conclusions. Une connaissance de ces limites et leur prise en compte devraient permettre une interprétation plus rigoureuse des dates carbone 14. Pour illustrer

son argumentation, Maurice Ndeye a réexaminé certaines datations au carbone 14 de sites situés dans la Moyenne Vallée du Fleuve Sénégal et en Basse Casamance.

Dans ces deux régions, l'auteur a relevé l'utilisation de dates non calibrées, des problèmes stratigraphiques, les limites des dates isolées qui ne donnent que des informations indicatives. Pour une meilleure lecture de la chronologie des processus culturels, l'emploi du carbone 14 exige un contrôle stratigraphique rigoureux, mais aussi des dates groupées par horizons culturels. Enfin, Maurice Ndeye insiste sur la nécessité de la calibrations car les âges bruts carbone 14 ne correspondent pas aux âges calendaires. Ainsi, une bonne datation s'accompagne toujours d'une maîtrise des informations contextuelles et de l'association entre les échantillons, les événements et les processus culturels qu'on cherche à dater.

Références bibliographiques

- Alonso, A.M., 1994, 'The Politics of Space, Time and Substance: State Formation, Nationalism and Ethnicity', *Annual Review of Anthropology* 23, pp. 379-405.
- Amselle, J.L., M'Bokolo, E., eds., 1999, *Au cœur de l'ethnie: ethnie, tribalisme et Etat en Afrique*, Paris, Editions La Découverte & Syros, 2^{ème} édition.
- Anderson, B., 1991, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, New York, Verso.
- Appadurai, A., (ed.), 1986, *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Barry, B., 1988, *La Sénégambie du XV^e au XIX^e siècle : traite négrière, Islam et conquête coloniale*, Paris, L'Harmattan.
- Barry, B., 1985, *Le royaume du Waalo. Le Sénégal avant la conquête*, Paris, Karthala, 2^e édition.
- Bathily, A., 1989, *Les portes de l'or. Le royaume de Galam (Sénégal) de l'ère des musulmans au temps des négriers (VIII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, L'Harmattan.
- Bocoum, H., 2000, *L'Âge du fer au Sénégal : histoire et archéologie*, Nouakchott, IFAN-UCAD et CRIAA.
- Bocoum, H., 1986, *La métallurgie du fer au Sénégal. Approches archéologique, technologique et historique*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Paris I, Sorbonne.
- Boilat, Abbé D., 1984, *Esquisses sénégalaises*, Paris, Karthala.
- Boulègue, J., 1987, *Les Anciens royaumes wolof (Sénégal): le Grand Jolof (XIII^e-XVI^e siècles)*, Paris, Editions Façades.
- Bourdieu, P., 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Editions Droz.
- Chavane, B.A., 1985, *Villages de l'ancien Tekrou. Recherches archéologiques dans la Moyenne Vallée du Fleuve Sénégal*, Paris, Karthala.
- Chrétien, J.P., and Prunier, G., eds., 2003, *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala, 2^{ème} édition.
- Clark, A.F., 1999, *From Frontier to Backwater: Economy and Society in the Upper Senegal Valley (West Africa), 1850-1920*, Lanham, Md, University Press of America,
- Cohen, D.W, et Odhiambo, E.S.A., 1989, *Siaya: The Historical Anthropology of an African Landscape*, London, James Currey.

- Conrad, C. and Frank, B., eds., 1995, *Status and Identity in West Africa*, Bloomington, Indiana University Press.
- Cruise O'Brien, D., 2002, « Langue et nationalité au Sénégal : Penjeu politique de la wolofisation », in Diop M.-C. et Diouf M. eds., *La construction de l'Etat au Sénégal*, Paris, Karthala, pp. 143-155.
- Curtin, Ph. D., 1975, *Economic Change in Precolonial Africa. Senegambia in the Era of the Slave Trade*, Madison, The University of Wisconsin Press.
- Deme, A., 2003, *Archaeological Investigations of Settlement and Long Term Complexity in the Middle Senegal Valley (Senegal)*, Ph D. Dissertation, Dept. of Anthropology, Rice University.
- Dème, A., 1991, *Evolution climatique et processus de mise en place du peuplement dans l'Ile à Morphil*, Mémoire de maîtrise, Université Cheikh Anta Diop, Fac. Lettres et Sc. Hum., Département d'Histoire.
- De Sapia, O.L., 1971, 'Shell Middens of Lower Casamance and problems of Joola Protohistory', *West African journal of Archaeology*, 1, pp. 23-54.
- De Sapia, O.L., 1969, 'Joola Pottery of the Fogy and the Kasa', *Expedition* 11, pp. 2-11.
- Descamps, C., 1989, « La collecte des arches (*anadara senilis*) dans le Bas Saloum (Sénégal) : une approche ethno-archéologique des amas coquilliers », Aix-en-Provence, *Tran. LAPMO*, pp. 131-149.
- Descamps, C., et Thilmans, G., 2001, *Fouille de tumulus à Djouta (îles du Saloum, Sénégal)*, Liège, XIe Congrès UISPP, 3-8 septembre.
- Diop, C.A., 1979, *Nations Nègres et Cultures*, Paris, Présence africaine.
- Diop, M., et Diouf, M., 1990, *Le Sénégal sous Abdou Dionf : Etat et Société*, Paris, Karthala.
- Diouf, Makhtar, 1998, *Sénégal : Les ethnies et la nation*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines du Sénégal.
- Diouf, M., 1990, *Le Kajoor au XIXe siècle : Pouvoir ceddou et conquête coloniale*, Paris, Karthala.
- Fall, R., 1983, *Le Royaume du Baol du XVIe au XIXe siècle. Pouvoir wolof et rapports avec les populations sereer*, Thèse de doctorat de 3e cycle d'histoire, Université de Paris I.
- Fall, Y.K., 1982, « Silla : Problématique d'un site de la vallée du fleuve », *Archives suisses d'Anthropologie générale*, Genève, 46, pp. 199-216.
- Foucault, M., 1979, *Discipline and Punish: The Birth of Prison*, New York, Random House.
- Gelbert, A., 2000, *Etude ethnoarchéologique des phénomènes d'emprunts céramiques. Enquêtes dans les Haute et Moyenne Vallées du Fleuve Sénégal (Sénégal)*, Thèse de doctorat, Nanterre-Université Paris X.
- Gomez, M.A., 1992, *Pragmatism in the Age of Jihad. The Precolonial State of Bundu*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Gravrand, H., 1990, *La Civilisation Sereer. Pangool. Le Génie religieux sereer*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines du Sénégal.
- Gravrand, H., 1983, *La civilisation sereer. Cosaan : les origines*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines.
- Guèye, N.S., 2006, « La poterie dans la moyenne vallée du Sénégal aux XVIe-XXe siècles: ethnoarchéologie comparée et reconstitution historique », in *Senegalia, Etudes sur le patrimoine ouest-africain*, Hommage à Guy Thilmans, Paris, Editions SEPIA, pp. 75-89.
- Guèye, N.S., 2003a, 'Female Handicraft and Globalization: Change and Resistance in Ceramic Production in the Senegal River Middle Valley, Sixteenth to Twentieth Century', in *Globalization and Its Discontents, Revisited*, edited by Jomo K.S. and Khoo Khay Jin, Kuala Lumpur, Malaysia, Tulika and SEPHIS, pp. 1-16.

- Guèye, N.S., 2003b, « Poteries et modes de vie des populations de la Moyenne Vallée du Fleuve Sénégal : une vision ethno-archéologique », in *Constellation, Hommage à Alain Gallay*, textes réunis par Marie Besse, Laurence-Isaline Stahl Gretsche, Philippe Curdy, Lausanne: Laboratoire d'Anthropologie et d'Ecologie de Université de Genève, Cahiers d'archéologie romande, 95, pp. 393-405.
- Guèye, N.S., 2002, « Ethnoarchéologie, ethnohistoire et interprétation de la distribution des poteries de la Moyenne Vallée du Fleuve Sénégal du XVe au XXe siècle », *Nyame Akuma*, juin, n°57, pp. 21-32.
- Guèye, N.S., 1998, *Poteries et peuplements de la Moyenne Vallée du Fleuve Sénégal du XVIe au XIXe siècle : approches ethnoarchéologique et ethno-historique*, Thèse de doctorat, Université de Nanterre-Paris X, 2 vols.
- Jouenne, Dr., 1930, « Les monuments mégalithiques du Sénégal, les roches gravées et leur interprétation culturelle », *Bulletin du Comité d'Etude Historique et Scientifique de L'A.O.F.*, Vol. 13, n° 3, pp. 309-399.
- Klein, M., 1968, *Islam and Imperialism in Senegal: The Sine-Saloum, 1847-1914*, Stanford, Stanford University Press.
- Manchuelle, F., 1997, *Willing Migrants. Soninke Labor Diasporas, 1848-1960*, Athens, Ohio University Press.
- Martin, V., and Becker, C., 1984, *Inventaire des sites protohistoriques de Sénégambie*, Kaolack, ronéotypé.
- Martin, V., and Becker, C., 1977, « Sites protohistoriques de la Sénégambie », pp. 48-51, in : Van Chi Bonardel, R. (ed.) *Atlas national du Sénégal*, Paris, IGN.
- Martin, V., and Becker, C., 1974, *Répertoire des sites protohistoriques du Sénégal et de la Gambie*, Kaolack, ronéotypé.
- McIntosh, S.K., et Bocoum, H., 2002, *Excavations at Sincu Bara, Middle Senegal Valley (Senegal)*, Nouakchott-Dakar, CRIAA-IFAN.
- McIntosh, S.K., et Bocoum, H., 2000, 'New Perspectives on Sincu Bara, a First Millennium Site in the Senegal Valley', *African Archaeological Review*, 17, 1, pp. 1-43.
- McIntosh, S.K., et Thiaw, I., 2001, 'Tools for Understanding Transformation and Continuity in Senegambian Society: 1500-1900', in Decorse C.R. (ed.), *West Africa During the Atlantic Slave Trade: Archaeological Perspectives*, New York, Leicester University Press, pp.14-37.
- McIntosh, S.K., et al., 1992, 'The Middle Senegal Valley Project: Preliminary Results from the 1990-91 Field Season', *Nyame Akuma*, 38, pp. 47-61.
- McIntosh, S.K., and McIntosh, R.J., 1993, 'Field Survey in the Tumulus Zone in Senegal', *The African Archaeological Review*, 11, pp. 73-107.
- Musée de Solutré 1993 : L'Age d'Or du Sénégal, Musée départemental de Préhistoire de Solutré.
- Richard, F.G., 2007, *From Cossan to Colony: Exploring Archaeological Landscapes Formations and Socio-political Complexity in the Siin (Senegal), AD 500-1900*, Ph.D. Dissertation, Department of Anthropology, Syracuse University.
- Robinson, D., 1985, *The Holy War of Umar Tal: The Western Sudan in the Mid-nineteen Century*, Oxford, Clarendon Press.
- Sall, M., 2005, « Traditions céramiques, identités et peuplement en Sénégambie. Ethnographie comparée et essai de reconstitution historique », Cambridge Monographs, in *African Archaeology* 63, BAR International Series 1407.

- Sall, M., 2001, *Traditions céramiques, identités et peuplement en Sénégambie. Ethnographie comparée et essai de reconstitution historique*, Thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles.
- Searing, J.F., 1993, *West African Slavery and Atlantic Commerce. The Senegal River Valley, 1700-1860*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Stahl, A.B., 2001, *Making History in Banda. Anthropological Visions of Africa's Past*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Tamari, T., 1991, 'The Development of Caste System in West Africa', *JAH*, 32, pp. 221-250.
- Thiam, M., 1991, *La céramique au Sénégal : archéologie et histoire*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris I, Sorbonne.
- Thiaw, I., 2007, « Développement touristique et mal gestion des ressources culturelles archéologiques dans le Delta du Saloum (Sénégal) », Communication au cours du colloque sur « Les perspectives de l'archéologie préventive en Afrique de l'Ouest », Nouakchott, IMRS-INRAP, 1-3 février 2007.
- Thiaw, I., 2003a, 'The Gorée Archaeological Project (GAP): Material Things and the Use of Space in Plural Settings', *Sephis Newsletter*, 8, pp. 10-14.
- Thiaw, I., 2003b, 'Archaeology and the Public in Senegal : Reflections on doing Fieldwork at Home', *Journal of African Archaeology*, Vol. 1 (2), pp. 27-35.
- Thiaw, I., 2003c, 'The Gorée Archaeological Project (GAP): Preliminary results', *Nyame Akuma* 60, pp. 27-35.
- Thiaw, I., 1998, 'The Built Environment and the Expansion of Social Dependence in Eighteenth-nineteenth Centuries Inland Senegambia (Upper Senegal River)', *Society of Historical Archaeology Newsletter*, 31 (4), p. 28.
- Thiaw, I., 1999, *An Archeological Investigation of Long-term Culture Change in the Lower Falemme (upper Senegal region) AD 500-1900*, Ph.D. Dissertation, Department of Anthropology, Rice University.
- Thilmans, G., 1997, « Sauvegarde de certains amas coquilliers du Saloum », *Saint-Louis Lille Liège*, n° 3, pp. 22-29.
- Thilmans, G., et Descamps, C., 1982, « Amas et tumulus du delta du Saloum », in *Recherches Scientifiques dans les Parcs nationaux du Sénégal*, Dakar-IFAN, *Mémoires de l'IFAN*, n° 92, pp. 31-50.
- Thilmans, G., and Ravisé, A., 1980, « Protohistoire du Sénégal. Recherches archéologiques, Tome 2, Sinthiou Bara et les sites du Fleuve », Dakar, *Mémoires de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, n° 91.
- Thioub, I., 2002, « L'école de Dakar et la production d'une écriture académique de l'histoire », in Diop M.C. éd., *Le Sénégal contemporain*, Paris, Karthala, pp. 109-153.
- Trouillot, M.R., 1995, *Silencing the Past. Power and the production of history*, Boston, Beacon Press.

